



Compte-rendu de : Claude Gaudin, Lucrèce la lecture des choses, Encre marine, 1990

Julie Giovacchini

► To cite this version:

Julie Giovacchini. Compte-rendu de : Claude Gaudin, Lucrèce la lecture des choses, Encre marine, 1990. Les études philosophiques, 2003, 10.3917/leph.033.0413 . halshs-01653953

HAL Id: halshs-01653953

<https://shs.hal.science/halshs-01653953>

Submitted on 2 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Au fil d'une écriture séduisante, l'ouvrage de Claude Gaudin fait s'entrecroiser plusieurs thèmes qu'il synthétise assez tardivement, dans la conclusion. On peut les énumérer ainsi, selon leur ordre d'apparition :

— La réappropriation par Lucrèce de la doctrine d'Épicure ; la thèse soutenue par Gaudin n'est pas celle d'une différenciation massive entre le fondateur du Jardin et son plus célèbre « traducteur » – comme le suppose un Schrijvers, par exemple – mais d'une réélaboration poétique qui va insister sur certains aspects et donner en quelque sorte un nouvel équilibre à l'épicurisme. Ce thème est principalement abordé dans l'introduction, mais il réapparaît régulièrement au détour des analyses.

— L'analyse de l'importance de l'*analogie*, à la fois comme trope littéraire et mode zététique essentiel de l'épicurisme ; à ce propos Claude Gaudin insiste fortement sur un paradoxe classiquement souligné chez Épicure, paradoxe qui repose sur la double assumption de principes fondamentaux insensibles et de la sensation comme critère de vérité ; l'analogie permet alors de résoudre ce paradoxe en offrant à la raison le moyen de parcourir la distance qui sépare le visible du caché, et de comprendre le caché à partir du visible.

— À partir du cas exemplaire de l'analogie, Claude Gaudin se propose également de procéder à une synthèse plus générale de certains schèmes fondamentaux de la pensée atomiste. Ces schèmes se révèlent être l'identification de l'élément et du principe, la nécessité d'assigner une frontière entre discontinuité et continuité, frontière qui s'appréhende par l'intermédiaire de la notion de limite, et par là la tension permanente entre l'illimité et la limite, entre le matériau infini de la Nature et sa faculté à s'organiser en agrégats maintenus en eux-mêmes grâce aux *foedera naturalia*, aux pactes de la Nature.

Cette multitude de points nodaux rend la lecture parfois difficile, et l'on court le risque de perdre le fil de l'ouvrage ; mais à terme une progression sensible se dégage entre les différents chapitres. Claude Gaudin suit en quelque sorte le plan même de Lucrèce, puisqu'il part d'une saisie très générale des principes, pour arriver à leur combinaison la plus complexe, celle qui donnera naissance à la sensation et par là, à la seule saisie possible du monde, à son seul mode de « lecture » – et donc au Sens. Tout le propos du texte peut ainsi être redéfini comme investigation de la source du Sens dans l'épicurisme – l'analyse portant à la fois sur les moyens de cette investigation, sur les obstacles éventuels qu'elle peut rencontrer, et sur la nécessaire redéfinition du sens qui émerge du pouvoir combinatoire infini de la Nature, sans que celle-ci, délivrée par Épicure de toute dimension téléologique, puisse être considérée comme initiatrice véritable de ce sens. La « lecture des choses » est ainsi non pas déchiffrement d'un code préalable, mais résultat de la coïncidence au sens propre entre deux modes de réalité : celle des choses qui présentent leurs propres combinaisons, et celle de l'homme qui possède les sens capables de les lire. « La sensibilité, la parole et la raison n'étaient pas inscrites dans la nature des choses comme un programme. Pas davantage le livre sur la nature des choses ne s'est écrit lui-même. Les atomes sont des choses ; ils n'ont pas le privilège de la conscience de soi, et c'est contre toute attente que les hommes ont pu, sur eux, tenir une parole qui

fût une reddition de compte (II, 987 : *rationem reddere*) » (cf. p. 30-31).

La conclusion du texte ressaisit ces différents points de façon intéressante, en montrant comment le texte de Lucrèce peut se lire comme l'antithèse d'un discours religieux, mais en conserve néanmoins l'intention – à savoir le besoin de faire émerger cette origine du Sens, sans assigner cette origine à un lieu ou à un être, mais à la Nature elle-même qui n'a ni lieu, ni centre, ni commencement assignable. Claude Gaudin se livre alors à une sorte d'analyse rétrospective de l'épicurisme, remontant des points essentiels de l'éthique – l'autarcie du sage délivré des dieux, sa prudence, la hiérarchisation et la régulation des désirs – jusqu'à leur fondement ontologique, en montrant que cette remontée n'est pas strictement continue, mais qu'il y a une césure entre l'ordre non qualifié du microscopique et la requalification de cet ordre au niveau macroscopique. « Pas d'homologie entre le microcosme et le macrocosme. Les éléments derniers participent à l'élémentaire par l'infinie petitesse qui interdit de leur donner des dimensions déterminées ; ils participent aussi du fond sur lequel les éléments se détachent, c'est-à-dire de l'indifférencié, du chaos mécanique évoqué au L. V. [...] Cela suffit pour constater un abîme entre l'ordre qui s'est établi progressivement dans les éléments et l'ordre des choses visibles » (p. 265).

Ce sorite cosmologique permet à Claude Gaudin de déterminer ce qui fait selon lui l'« originalité » de ce matérialisme ; en supposant cette césure entre les deux ordres de réalité, l'épicurisme instaurerait un sensualisme herméneutique tout à fait distinct d'un empirisme brut, mais qui ferait de la sensation l'objet à penser et non la simple donnée offrant immédiatement sa signification.

Cette conclusion est audacieuse et va à l'encontre d'une partie importante de la critique épicurienne contemporaine, qui met plutôt cette difficulté bien identifiée par Gaudin sur le plan de l'antiréductionnisme épicurien ; celui-ci doit contrer le déterminisme démocritéen tout comme son quasi-scepticisme, en permettant de considérer les combinaisons atomiques qualifiées, non seulement comme libres du fait du *clinamen*, mais également comme réelles et non d'une simple réalité de convention. Or la différence de statut entre le niveau atomique et le niveau des agrégats ne permet pas nécessairement de supposer qu'il faille éclaircir ce dernier pour remonter au premier. Ces mêmes interprètes s'attachent à faire remarquer que c'est bien toujours en dernière instance le microscopique qui explique pour les épicuriens le macroscopique, sans qu'il y ait à supposer, comme le fait Claude Gaudin, qu'il y ait là une lecture des choses par « approximation » (cf. p. 266). Cette divergence vient sans doute du contenu épistémique que l'on donne à l'analogie elle-même ; mode avant tout rhétorique pour Claude Gaudin, qui l'envisage principalement sous son aspect poétique et créateur, il peut aussi être identifié comme véritable mode logique, sous la forme de l'inférence par similarité citée par Philodème dans le *De Signis*. Si l'on considère ce deuxième sens de l'analogie, Lucrèce ne ferait alors que restituer sous une forme poétique une logique spécifique du raisonnement fondée sur la remémoration et l'intuition d'une similitude fondamentale entre l'ordre du caché et l'ordre du visible – similarité qui rend moins importantes que Claude Gaudin ne les suppose les divergences réelles entre le microscopique et le macroscopique.

Cette réserve n'est pas à proprement parler une critique ; le texte de Claude Gaudin présente un grand intérêt, ne serait-ce justement que par son originalité dans l'interprétation de l'épicurisme ; il propose à son tour une « lecture », audacieuse et suggestive, qui ouvre par là même la voie à de nouvelles perceptions d'une philosophie que l'on considère à tort comme bien connue.

Julie GIOVACCHINI.